

PIERRE CENDORS

DU MÊME AUTEUR

—

L'homme caché
Finitude, 2006

Le voyageur sans voyage
Cadex, 2008

Enfance soir
Circa 1924, 2008

Goodnight Houdini
Venus d'ailleurs, 2010

Chant runique du vide
Éclats d'encre, 2010

ENGELAND

roman



finitude
2010

*Je cherche le visage que j'avais
Avant que le monde ne fût*

W.B. YEATS

I

ÉNERGIE DU SILENCE

(épreuve aux sels d'argent)

Que vient-on chercher au bout du monde, là où l'homme n'est pas ?

Un célèbre explorateur, franchissant au début du siècle le cercle polaire, remarquait : Certains lieux sont des seuils de l'être. Quelques décennies plus tard, à 384 403 kilomètres d'altitude de là, un cosmonaute posait le pied sur la « mer de la Tranquillité ». Un petit pas pour un homme, commenta-t-il, mais un bond de géant pour l'humanité. À ces formules, écrivait Fausta K., je préfère cette inscription anonyme, gravée sur une stèle, que des chercheurs exhumèrent au cours de mon voyage dans les steppes sibériennes :

*Ici, un cerf
a laissé ses bois
mille chemins
dans le silence*

Il s'agissait probablement d'une stèle frontière marquant un déplacement d'hommes dans l'espace. Je n'avais

encore rien vu de tel. Ce monolithe de plus de deux mètres était tout ce qui subsistait d'une tribu de nomades, chasseurs et chamans, qui possédaient l'écriture, l'art et une connaissance cosmologique.

La force silencieuse de ce monument, surgit de nulle part, a orienté mon regard vers une nouvelle direction. Toutes mes œuvres ultérieures, de « Steppe atlantique » à « Chasseur de vent », en ont prolongé l'influence et nourri ma réflexion. [...]

On croit souvent que la photographie, c'est une idée mise en image. C'est faux. Ce n'est pas non plus le récépissé du visible. C'est une expérience dont on ne sait encore rien au moment où elle se déroule, et le photographe moins que quiconque. [...]

Le chasseur des steppes et le photographe nomade parcourent un territoire identique. Ils savent que tout chemin entrave la vraie progression, que la pensée d'un but à atteindre abolit la vision. Il n'y a ni chemin, ni but ni pensées. Rien.

Mes photographies sont des raccourcis vers ce rien.

Extrait du catalogue d'exposition :

«*Empreintes du silence*», Fausta Kinsel (1898-1996).

Très jeune, elle écrit en marge de sa première photographie : *Me connaître moi-même, c'est le but du silence dans ma vie*. Quelques années plus tard, ultime confidence griffonnée au verso de sa dernière œuvre, on lit : *Cheminant en terre du vide, seul avec le seul*.

Entre ces deux phrases, sa vie traverse un siècle qui, de guerre totale en holocauste, de génocide nucléaire en terrorisme international, a inscrit l'un des paysages les plus sombres sur la carte de l'Homme. Son œuvre, pourtant moderne et universelle, ne s'en fait jamais directement l'écho.

Quand d'autres photographes se mobilisaient, souvent au prix de leur vie, sur le front de l'actualité, Fausta K., de son vrai nom Fausta Kinsel, avait choisi une autre voie. Celle dont aucune enseigne dans aucune ville, ne vantait la valeur marchande, celle dont chacune de ses images, toute son œuvre picturale, au noir paradoxalement saturé de lumière,

témoigne et explore : la voie silencieuse d'une secrète ferveur.

On a ainsi longtemps commis l'erreur de réduire son art à la simple exécution de « photo-poèmes », davantage pour justifier une carrière non régie par les besoins médiatiques que par véritable compréhension de sa démarche.

Celle-ci tenait cependant tout entière dans une phrase que l'artiste, alors à ses débuts, avait inscrite sur le boîtier de son Leica : *Photographier ce que le photographe ne voit pas.*

Depuis l'enfance, instituteurs et parents ne se rendent compte de rien. Son air réfléchi, sa calme absorption en classe. D'un sourire on compare la jeune fille à un jour férié, à ce jour de repos solennel, d'ennui inoffensif qui endeuille la fête des jeux. On laisse Fausta à son dimanche. Tous ignorent qu'elle rêve du jour où elle les quittera, qu'un recul d'enfant, faussement attribué à de la timidité, l'écarte des amusements d'écoliers, qu'à toute autre compagnie, elle préfère la fenêtre de sa chambre; le soir, personne ne l'y voit à l'écoute, derrière les bruits de la ville, de quelque chose, elle ne sait pas, de rien peut-être.

Son unique ami est un garçon de son âge : « Houdini ». Ses parents, juifs magyars, tiennent un commerce,

Mondes miniatures, une boutique de philatélie dans la zone nord de la ville. Fausta l'y accompagne souvent après l'école. Ensemble, ils observent le père manipuler les timbres-poste avec une pince, comme un univers réduit, un *monde miniature* peuplé, à l'image du nôtre, de faits d'armes, de papillons rares, d'exploits sportifs, de présidents exotiques et de révolutions technologiques.

Le père retire d'une vitrine un lourd album au cuir usé, doux comme la peau. Il commente chaque image, évoque dans un souffle des lointains riches et barbares. Fausta l'écoute sans cesser de fixer l'album des yeux. Vient alors l'instant où retombe le silence; on lui fait signe d'approcher, de regarder à travers une loupe. Ce jour-là, au bas d'un timbre, elle lit le nom d'Harry Houdini pour la première fois.

Le père a assisté autrefois à la comparution du magicien, au quartier général de l'Alexanderplatz, à Berlin. Sous la menace d'une expulsion, en cas de fraude, Houdini, le plus célèbre des prestidigitateurs, accepte de soumettre son art à l'examen devant une assemblée de plus de trois cents policiers. Entièrement dévêtu, les bras immobilisés dans le dos, mains et coudes pris dans le fer, seulement six minutes sont nécessaires au magicien pour s'en libérer.

Depuis lors, le père a toujours désigné son fils par ce surnom : Houdini, en hommage au roi de l'évasion

et, ajoute-t-il, mi-sérieux, mi-moqueur, afin qu'il n'oublie pas qu'il porte en lui la clef pour se libérer de n'importe quelle chaîne. Toi aussi, fait-il, s'adressant alors à Fausta, quand plus tard dans ta vie tu te sentiras les pieds et les mains liés, n'oublie pas ton camarade. Vous êtes une clef l'un pour l'autre, car la vie vous a fait amis.

Houdini est doté d'un tempérament imaginatif, impulsif. À ses côtés, Fausta fait figure de sœur aînée, grave, un peu insulaire. Aussi blond qu'elle est brune, la finesse féminine de son visage est virilisée par un regard fermé, inaccessible. On les croise par hasard dans un couloir, dans la rue, sur la place de la ville, à l'heure des sorties d'école. Toujours ensemble, toujours silencieux. Ils ne se mêlent pas aux conversations, ils ne jouent pas dans la cour avec les autres. Ils ne jouent pas.

Si quelqu'un les arrête sur le trottoir pour leur poser une question, l'un répond, pendant que l'autre se tait. Celui des deux qui parle garde les yeux baissés, l'autre dévisage silencieusement l'interlocuteur. On ne les arrête plus dans la rue, on ne leur pose plus de question. Et comme ils vont toujours ensemble, comme ni l'un ni l'autre ne s'accorde à faire ce que l'on s'attendrait qu'ils fissent, on s'efforce

d'oublier qu'ils existent. Beaucoup ainsi n'ont connu que leurs noms. Certains ne se souviennent que de leur visage.

Houdini se comporte à l'école comme dans la boutique du père. Seul l'intéresse les exploits invraisemblables du magicien. Tout lui est prétexte, rien n'entame sa fascination. Convoqué au tableau, le garçon improvise, comme par magie, un poème pour remplacer celui qu'il a négligé d'apprendre. Le zéro qui pointait devient un dix. Un autre jour, dans la cour, refusant de se laisser intimider par un grand, il rit et danse sous les coups de poings, ridiculisant son adversaire réduit à une furie impuissante. Je serai comme Houdini, plus tard, confie-t-il à Fausta, qui l'aide à ramasser son cartable, ajoutant entre deux souffles cette phrase étrange : Un jour, j'irai plus loin que lui et moi.

Les deux enfants partagent une passion commune pour la ville. Ils aiment en explorer ensemble l'arrière-pays. Ils escaladent les toits, patrouillent dans les galeries souterraines, pénètrent par effraction dans les maisons abandonnées. Ces dernières ont leur préférence. Une bâtisse qui, autrefois, se dressait sur la rue, a disparu derrière une haute palissade. Ils en parcourent attentivement les étages à la recherche d'une trace — un tesson de bouteille, un crochet de volet, une rose en papier peint à demi déchirée —,

d'une preuve peut-être, d'un fragment tactile, qu'ils glissent dans leur cartable.

Ils les déposent ensuite dans des lieux improbables. Le morceau de verre dans la gueule en bronze d'une statue du parc, le crochet suspendu à l'arbre dans la cour de l'école, la fleur en papier sous une grille d'évacuation du trottoir. Actes magiques à leurs yeux, signes énigmatiques pour les autres, eux-mêmes ignorent le sens de leurs rituels.

Fausta et Houdini ouvrent tous les livres, mais nul autre plus souvent que l'atlas du père. Ils choisissent une page au hasard et effectuent du doigt des périple bizarres. Ils voyagent à tour de rôle. Pendant que l'un garde les yeux fermés, l'autre énumère les lieux qu'il traverse.

Certains noms provoquent une halte songeuse chez la fille, un sourire sibyllin chez le garçon. Le trajet préféré de Fausta relie Helgoland à Hermaness. Celui d'Houdini l'emporte loin des terres, des côtes et des méridiens célestes d'un lieu, pour se perdre au-delà des mers, en dehors du livre. Son doigt quitte la page, glisse sur la nappe, navigue autour de l'atlas, s'en éloigne finalement pour s'interrompre quelque part sous la table. Puis il entrouvre lentement les paupières, le regard encore rivé à l'intérieur.

Fausta et Houdini guettent les passants. Dès qu'une silhouette apparaît dans la rue, ils déguerpissent dans

la direction opposée. Que survienne un promeneur, ils se sauvent par une porte cochère; des pas dans l'escalier, ils s'élancent furtivement vers le toit ou la cave.

Fausta et Houdini grimpent chacun dans un arbre. Ils ferment les yeux en écoutant le vent. Fausta somnole doucement. Ils se méfient du silence des chats, méprisent les lapements gloutons des chiens. La bouche fermée, ils jouent à imiter le tonnerre qui gronde. Ce qu'ils préfèrent par-dessus tout, c'est de se taire, le plus longtemps possible. Ils répondent rarement à leur nom.

Fausta, parfois.

Houdini, jamais.

Leur histoire n'a rien d'une amourette. Ils n'éprouvent aucun émoi l'un pour l'autre. Sous leur visage d'enfant, une nature identique, taciturne et passionnée, les anime tous deux. Ils ne la montrent à personne. Leur solitude est un temple où règne un dieu sauvage: le secret. On les croit amoureux, ils sont absolus.

La vie vous a faits amis, a dit le père. Les valeurs du monde adulte ne s'appliquent pas aux enfants. Aux adultes non plus, mais ceux-là préfèrent obéir à une croyance, la plus commode, la moins inflammable, jusqu'au jour où un vent de vie démâte leurs illusions

et c'est le naufrage. Fausta et Houdini n'entendent rien aux valeurs ni aux adultes.

Le directeur est arrivé dans la classe, un matin, afin de récompenser les trois meilleurs éléments de l'école. Quand l'instituteur a applaudi son discours, les élèves se sont spontanément joints à lui. Dans les rangs, personne n'a remarqué l'immobilité des deux enfants. Houdini et Fausta se sont dévisagés en même temps. Ce n'est pas un trouble devant la tignasse blonde de l'un ni le regard grave de l'autre qui les a rapprochés. C'est une autre intensité. « La vie », aurait dit le père et cela aurait suffi. À partir de cet instant, on les a toujours vus ensemble.

Leurs valeurs ne s'appliquent pas au monde des autres enfants. À plus de dix ans, ils affichent encore une insouciance sans lois jusqu'au jour où le monde riposte et c'est le bouleversement.

L'incident a lieu un soir, dans la Schadowstrasse, à quelques pas de l'avenue Unter Den Linden.

Houdini escalade le premier la palissade du chantier, laissant à peine le temps à Fausta de réagir. Elle le suit d'un bond et l'aperçoit quelques pas plus loin, longeant d'un air attentif le bord d'une fosse. Sans un regard pour les panneaux d'interdictions qui encerclent le site, le garçon dégage vigoureusement ses épaules de son cartable et commence la descente. Son visage, impatient et décidé, fixé vers le

vide, c'est la dernière image qu'elle conserve de lui.

Elle se glisse entre les barreaux métalliques d'une grue et commence seule l'ascension.

Plus elle grimpe, plus le chantier diminue dans son champ de vision et plus les rues, les toits des zones Nord et Est de la ville, envahissent l'espace. La jeune fille sent le torrent du vent sous ses pieds. Elle avance au ralenti, le souffle comprimé. Les barreaux métalliques de la grue vibrent sourdement entre ses mains. Fausta s'immobilise, à la fois gagnée par une sensation d'exaltation et d'effroi. Elle a atteint le dernier échelon, la cabine est juste au-dessus d'elle.

Si elle se glisse à l'intérieur, elle n'aura plus le courage de redescendre. La grue gémit et balance sous les bourrasques. La jeune fille presse son corps contre les barreaux, elle sent le métal glacé à travers sa robe et ferme les yeux pour arrêter le tournis dans sa tête.

Le chantier est désert lorsque ses pieds touchent de nouveau terre. Elle lance un appel et se dirige vers la fosse, à l'endroit où elle a laissé Houdini. Elle penche son visage au-dessus du trou sombre, écarte les bras comme si elle allait voler, c'est un jeu entre elle et lui, il va venir la sauver, lui crier d'arrêter — Regarde-moi ! C'est mon tour maintenant ! Même plus fort qu'Houdini ! —, mais Houdini ne l'arrête

pas, elle ne vole pas, elle sent des mains l'éloigner brutalement, un homme en uniforme lui ordonne de ne plus bouger et c'est là, quelques minutes déjà après l'accident, un cri figé dans la gorge, qu'elle aperçoit une forme étendue dans l'ombre de la fosse, là, à cet endroit précis que cesse l'enfance.

Elle se rend désormais seule à l'école. Pendant la récréation, elle se colle au mur, au fond de la cour. Le soir, elle revient plus tôt à la maison. Elle s'assied au bord de son lit. Un ballon rebondit contre la façade, un deuxième coup retentit plus fort, le rire des garçons éclate, puis le silence retombe.

Fausta regarde la fenêtre, les murs de sa chambre. Elle en retire toutes les images enfantines.

Le père ne lui dit rien, mais elle sent qu'elle ne doit pas revenir à la boutique. Elle ne revient pas.

Fausta,

C'est moi, Houdini. Je t'écris, car je sais qu'à partir d'aujourd'hui, nous ne nous reverrons plus. Je ne

remarquerai sans doute jamais. N'essaie pas de me revoir, ne viens pas. Écris-moi. Nos lettres seront désormais nos seules conversations. Celle-ci est la première. Ou la dernière.

H.

Une lumière blanche vide ses pensées. Un matin, elle s'arrête au-dessus du canal, incapable d'aller plus loin. Elle s'assied où elle peut, serre ses bras autour des genoux, les yeux fermés. Elle reste longtemps sans bouger. Où qu'elle aille, son corps se balance toujours au-dessus du chantier, quoiqu'elle fasse, la vision de la fosse et des faubourgs se superpose constamment à son regard.